

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 27 JUILLET 1849.

LA PRESSE.

Dieu, en donnant à l'homme qu'il a fait, une volonté libre, lui a dit: "Évite le mal, et fais le bien;" c'est l'abrégé de toute sa loi. Mais des hommes rebelles à cette loi, et ligés contre Dieu ont dit: "anéantissons le bien, établissons le règne du mal. Et, fidèles à leur devise, ils ont engagé la lutte que chaque jour ils soutiennent avec un incroyable audace. Les discours impies et corrompus de ces hommes; leur plume répandant au loin et perpétuant des flots d'erreur, de calomnie et de blasphème; la presse aujourd'hui si féconde, si redoutable à la religion et à l'ordre social, voilà leurs armes puissantes, voilà ce mal inquiet qui porte partout l'agitation et le désordre, ce nouveau rejeton empoisonné de l'arbre de la science qui, faisant comme une seconde plaie originelle, a encore une fois perverti, dégradé le genre humain.

Nous avons sous les yeux les ravages lamentables produits depuis plus d'un siècle par les mauvais livres; nous recueillons chaque jour les fruits amers produits par les journaux.

Qui, au dernier siècle, en Europe, a ébranlé toutes les croyances, renversé tous les principes, dégoûté de tous les devoirs, brisé tous les liens religieux, et sociaux, préparé enfin et rendu inévitable cette suite de révolutions désastreuses, et sanglantes? Les mauvais livres. Et dans le présent, en Europe encore, qui est-ce qui popularise le plus l'erreur et la corruption; qui est-ce qui pousse les peuples à la révolte, à tous les excès de l'anarchie? — Le journalisme, quand il n'est pas soumis aux inflexibles principes de la conscience et de la foi. C'est ce journalisme qui a travaillé à abâtardir l'esprit public, au point qu'il n'est plus maintenant l'organe politique de ses lecteurs.

Toutes les grandes questions pour lesquelles on se passionnait naguère y sont annihilées ou du moins rendues indifférentes. C'est la négation des saintes doctrines, c'est le matérialisme que l'on y proclame; ce sont des tableaux du vice et du libertinage que l'on jette comme pâture à tous les cœurs. De là ces romans-feuilles publiés par une presse qui d'abord se disait pudique, et qui peu soucieuse de la mission moralisante dévolue à toute intelligence, répand chaque jour le scandale et le poison. Allégeant symptomé! car, si la littérature est l'expression de la société, ce penser de la déchéance morale de l'Europe à la suite de cette corruption élaborée, distribuée avec une tactique aduace.

En présence de ce mal s'embarrassant toujours de plus en plus, se comminant comme une désastreuse épidémie, que doit faire une société, une nation dont l'intérêt capital est de s'en préserver? Que doivent faire surtout ceux qui sont l'organe de ses idées, de ses sentiments, de ses croyances? Ils doivent, instruits par l'expérience, reconnaître le danger, le signaler hautement, repousser et poursuivre énergiquement des doctrines perverses qui conduisent à des résultats si funestes, et jeter, en toute rencontre, le blâme à l'encontre de l'impudente marche des destructeurs de l'ordre social. Ainsi ne verra-t-on pas le monde livré à l'empire du mal par ceux-là mêmes qui ont cherché à l'exprimer de soutenir et d'étendre, chacun selon ses moyens, le royaume de Dieu.

Le journalisme religieux y doit avoir sa large part de mission. C'est à lui de signaler aux peuples les ennemis qu'ils ont à craindre et les pièges qu'on leur tend; à lui de protéger le faible contre le puissant, l'humble de cœur contre le superbe; à lui de combattre contre les passions mauvaises; à lui d'amener le triomphe de la vérité et de la justice, en dissipant des préventions fâcheuses, en mettant en circulation et en faveur des principes méconnus, en intimidant la calomnie, en arrêtant ou en prévenant l'abus du pouvoir.

Considéré à ce point de vue constitutionnel ou plutôt providentiel, le journaliste ne sera plus un écrivain malveillant, un destructeur coupable, ou un spéculateur égoïste; mais un conseiller consciencieux, un ami sincère, un juge éclairé, un citoyen désintéressé, le bienfaiteur de tous.

Mais si telles sont les obligations du journaliste devant la société, quelles ne sont pas aussi celles du chef de famille.

Les qualités morales sont la plus belle parure de la jeunesse. Or, ne seraient-elles pas ôtrées, détruites même par ces livres, par ces romans qui pénètrent, sous la forme de journaux dans l'intérieur du foyer domestique, au milieu d'une jeunesse avide de nouveautés et de lectures frivoles? Que l'on ne dise point que ces romans morcelés n'ont aucune portée dangereuse. Ce serait une illusion déplorable; à quelque dose qu'il soit versé, le poison s'infiltrer au fond des cœurs qu'on abandonne à ses ravages. Une connaissance prématurée des tempêtes de l'âme, des troubles, des vices, des coupables désespoirs qui en résultent, ou de ces haines atrociement déguisées contre la religion, est une mauvaise initiation à la vie sérieuse qui attend les jeunes gens. Il appartient donc à un père, à une mère ou à quiconque les remplace d'écarter à des enfants ces périlleuses, ces dégradantes sélections que multiplie dans un grand nombre de journaux actuels que souvent l'on fait venir de loin, la verve fantastique et dévergondée de certains romanciers.

La jeunesse a besoin qu'on la rassure, qu'on l'enlève dans le culte des augustes et sublimes doctrines qui ont régénéré le monde et qui régèneront chaque jour l'individu; et voilà qu'on la laisse se nour-

rir des calomnies qu'une littérature vénale multiplie à l'encontre des vertus chrétiennes! La jeunesse a besoin d'apprendre comment on honore tout ce qui mérite le respect des hommes, et voilà qu'elle s'habitue à mépriser des croyances et des grandes institutions sociales! La jeunesse a besoin qu'on lui parle de bonne foi, de loyauté, d'honneur, de dévouement, et voilà qu'elle apprendrait que toutes ces choses ne sont chez beaucoup d'hommes que ruse, spéculation et hypocrisie! Enfin, la jeunesse a besoin qu'on calme ses ardeurs à la fois impétueuses et candides, et qu'on l'abandonnerait aux vagues impressions des tableaux de la débauche!

Sous un autre point de vue, la lecture de ces feuilles est encore un danger. Quelle génération tristement excentrique prépare ces œuvres qui l'initie à l'argot des ports et des marchés publics, lorsqu'il faudrait la guider dans la lecture des bons modèles littéraires! Quelles harmonieuses causeries, quels nobles sentiments en résulteraient! Croira-t-on la jeunesse plus fortement trempée parce qu'on l'aura familiarisée avec le langage comme avec les peintures d'un sensualisme brutal? Craignez donc pères de famille, les conséquences de cette éducation. Vous avez le devoir de préparer à votre pays, si beau par sa foi, un heureux avenir, posez en donc les seules bases que vous puissiez avoir, en éloignant de vos enfants des lectures qui ne peuvent produire que vices et désordres.

ÉTRANGER.

MANIFESTE DE L'EMPEREUR NICOLAS.

Peuple d'Europe. Il est d'usage que lors d'un souverain entre en campagne, il fasse connaître publiquement le motif et le but de son entreprise.

Je ne vous pas d'inconvénient à me soumettre à cette mode.

J'entre en Transylvanie d'abord parce que cela me plaît, me chassé ou me botte, comme vous voudrez; ensuite parce que l'empereur d'Autriche a besoin de mon secours.

Je suis le chevalier errant de la légèreté.

Partout où il y a des monarchies gardées par des dragons républicains, je me présente. Les dragons ont beau avoir des dards en forme de lance au bout de la queue et vomir des flammes, je m'élançais et les monarchies sont délinées.

On m'a présenté, l'autre jour, à dîner, un paon, oiseau royal, décoré de toutes ses plumes. J'ai juré sur ce paon, selon l'usage de la chevalerie, de ne point aller dans les coulisses du théâtre français de Saint-Petersbourg jusqu'à ce que j'aie réduit en esclavage quatre enchanteurs maures et compté au moins deux républicains.

Que je sois déclaré chevalier traître et félon, si je ne tiens pas mon serment.

Pour en revenir à la Transylvanie, peuples de l'Europe, je vous dirai, que je suis bien décidé à occuper ce pays tant que je le jugerai convenable et même à le transformer en province russe, si cela me plaît.

Je consens bien à secourir l'empereur d'Autriche, mais je ne puis pas travailler pour le roi de Prusse, pour me servir d'une expression familière aux Français.

Le but officiel de cette expédition est de battre les Hongrois.

Il paraît que les Autrichiens ne peuvent en venir à bout. Tous les généraux de l'Autriche ont été vaincus les uns après les autres; il est temps que ça finisse. Ce serait d'un dangereux exemple de laisser croire un seul instant que les insurrections peuvent être victorieuses.

Je ne vous cacherai pas une chose, peuples de l'Europe, c'est que je n'ai consenti avec tant d'empressement à me rendre aux vœux de mon frère l'empereur d'Autriche que dans le but de me rapprocher de vous.

La Russie présente ce grand inconvénient qu'elle est trop éloignée de Paris, de Rome, du Piémont, de la Lombardie, de tous les pays où il y a des révolutions à mettre à l'ordre. Il faut que je transporte la Russie au centre du continent.

Par la Pologne je touche à la Prusse, par la Transylvanie me voilà. Une fois l'Autriche et la Prusse franchies, ce qui ne sera pas long, je me trouve en pleine Allemagne; d'une enjambée je porte la Russie sur les bords du Rhin; le reste se devine aisément.

Vous me répondrez peut-être, peuples de l'Europe, qu'on ne me laissera pas faire. Vous connaissez bien mal la situation. M'empêcher de marcher! Qui donc l'oserait?

Ce n'est pas l'Autriche que je tiens dans mes mains ce n'est pas la Prusse qui sera bientôt obligée de m'appeler à son secours comme l'Autriche, ce n'est pas la Bavière, ce n'est pas le Wurtemberg, ce n'est pas la Saxe, ce n'est pas la Suisse. Ce sera donc la France? Je n'ignore pas que c'est votre idée, peuples de l'Europe, mais vous vous blâmez joliment. La France a des choses qui l'occupent bien plus que la Russie. Je citerai en première ligne les banquets.

Les illuminations à l'en intermittent.

Les représentations de *Prophète*.

L'entrée de Charles le téméraire à Nancy, Pantomime équestre de l'Hippodrome.

Les disputes de M. Napoléon Bonaparte avec son cousin M. Louis Bonaparte, président de la république française.

La mort de Mlle Cachol au cinquième acte d'*Adrienne Lecouvreur*.

Et une foule d'autres choses non moins intéressantes que je pourrais citer. Ce n'est donc pas la France qui m'arrêtera.

Il y a quelque chose comme trente ans que l'empereur est mort, l'Europe n'a guères plus que vingt ans avant d'être cosaque, tenez-vous-le pour dit, peuples européens, et faites vos dispositions en conséquence.

Charivari.

NOUVELLES DE ROME.

Nous n'avons point reçu nos journaux religieux d'Europe; nous emprunons au *Courrier des États-Unis* les détails suivants sur la capitulation de Rome.

Un événement que bien des vœux appelaient avec ardeur, domine toutes les nouvelles que nous devons à cet arrivage:

"Rome a enfin capitulé, l'assaut du 21 juin n'a point eu les conséquences immédiates qu'on en attendait: au lieu de propositions pacifiques de la part du triumvirat, la matinée du 23 voyait ouvrir le feu sur l'armée française, et celle-ci était obligée d'abandonner en partie ses conquêtes de la nuit, devant la grêle de projectiles qui pleuvait sur elle.

"Dans ces circonstances, une impulsion plus énergique que jamais fut donnée aux travaux du siège. L'établissement des batteries destinées à battre toutes les positions importantes de l'ennemi fut poussé avec activité, et le 21 juin le général Oudinot annonçait au gouvernement que, sur trois batteries de quatre pièces de gros calibre chacune, en construction, l'une se trouvait terminée; les autres devaient l'être selon toute probabilité dans la journée du lendemain. La s'arrêtèrent les nouvelles directes des opérations; nous n'avons plus ensuite que les dépêches télégraphiques annonçant purement et simplement la capitulation de Rome, dans les journées du 30 juin et du 1er juillet. Mais il est probable, il est certain que de nouveaux faits militaires ont dû intervenir pour amener ce dénouement.

"On peut donc supposer que, le 27, les douze pièces de 24 ayant ouvert le feu, elles auront dominé les batteries ennemies, démonté leurs pièces et fait taire le feu de l'enceinte antrichienne et du Montorio qui s'élevait au-dessus. Le 28 on aura battu cette même enceinte en brèche, et on l'aura occupée la nuit par un assaut. Enfin le 29, pendant la nuit, on aura attaqué directement la position capitale du Montorio, et après une canonnade énergique, on s'en sera emparé. Toutes ces opérations ont pu se faire en trois jours et trois nuits; car, ainsi que nous l'avons dit précédemment, les progrès de l'assiégeant devinrent très rapides pendant les dernières journées d'un siège.

"Pendant ces opérations, la tranchée continuait à cheminer non seulement en dehors, pour serfer la place de plus près et battre en brèche un nouveau bastion, qui a été enlevé, mais encore dans l'intérieur, sur le rempart même, pour gagner du terrain, par des travaux d'approche, vers la porte Saint-Pancrace, à gauche, et vers la porte Portese, à droite. Ces deux portes pouvaient être attaquées de l'intérieur pendant qu'on les aurait battues en même temps du dehors. On conçoit d'après cela que la conquête de deux bastions et d'une courtine par l'assaut des brèches donnait aux assiégeants une position des plus menaçantes, que la suite des opérations et des travaux a dû rendre décisive.

"Dans ces circonstances, les défenseurs de Rome et leurs chefs n'avaient plus que deux partis à prendre ou se ruer avec intrépidité contre les tranchées intérieures pour les en déloger et les repousser au bas des brèches; ou se retirer aux embouchures des rues pour soutenir la guerre des barricades. Il est possible que le premier parti ait été essayé, ce que nous apprendrons plus tard; mais en tout cas les tentatives de retour offensif auront été vigoureusement repoussées. Quant au second parti, celui de prolonger la résistance dans les rues, on y aura sans doute renoncé, en voyant qu'il ne pouvait amener que de nouveaux désastres sans résultat.

"Toujours est-il qu'à la séance de l'Assemblée Législative du 3 juillet, M. Odilon Barrot est monté à la tribune, pour annoncer que les défenseurs de Rome avaient demandé à capituler. Le soir du même jour, le gouvernement publiait la dépêche télégraphique suivante:

"Marseille, le 3 juillet (à huit heures du matin).

"M. de Corcelles au ministre des affaires étrangères."

"Civita-Vecchia, le 1er juillet (à dix heures)."

"Le général Oudinot adresse au Gouvernement des nouvelles relatives à l'entèvement d'un nouveau bastion N° 8, dans la nuit du 29 au 30. La dépêche télégraphique du général vous fera connaître les détails de cette affaire, peut-être décisive. L'ennemi a perdu beaucoup de monde et demande à capituler. Je reçois à l'instant, du général Oudinot, les documents suivants: "Le 30, la Constituante romaine a rendu un décret dans ces termes: "L'Assemblée cesse une défense devenue impossible. Elle charge le triumvirat de l'exécution du présent décret."

"En même temps, le général en chef de l'armée romaine a demandé, à sept heures, une suspension des hostilités, et a annoncé l'arrivée au quartier-général français d'une députation de la municipalité romaine. "Je repars pour le quartier-général, d'où je suis parti hier soir à trois heures avec M. d'Harcourt et de Rayneval. Ignorant les résolutions des autorités romaines, ils sont repartis pour Gaëte ce matin. Je les fais prévenir par un avis.

"P. S. J'ai reçu l'avis du quartier-général, à trois heures du matin, que le général en chef venait de recevoir la municipalité romaine, et me priait de venir. Je pars à l'instant.

Aucune nouvelle ultérieure ne transpara durant toute la journée du 4; mais le 5, le ministre donna communication à l'Assemblée d'une seconde dépêche qui représente la capitulation comme un fait accompli. Elle est ainsi conçue:

"Quartier-général de Santuroi, 2 juillet, 10 h.

Le général en chef au ministre de la guerre.

"L'assaut donné la nuit du 30 a eu l'effet qu'on attendait. Des ouvertures nous ont été faites hier soir par la municipalité romaine. Nos troupes occupent le bastion n° 9.

"Les portes San Paolo, Portese et Saint Pancrace nous ont été ouvertes. Je prends les mesures pour l'occupation de Rome, qui sera effectuée avec un ordre parfait.

"La discipline de nos soldats est égale à leur valeur."

Il résulte de là, que les troupes françaises ont dû entrer dans Rome dans les journées du 2 et du 3; les dernières nouvelles ajoutent que la population les a accueillis avec des acclamations de joie. La division de Garibaldi devait se rendre à Civita-Vacchia pour y déposer les armes.

—On ignore encore ce que le siège de Rome a pu coûter à l'armée française: la seule donnée à cet égard est la note officielle suivante, publiée par la *Patrie*:

"Dans une prétendue lettre d'un officier supérieur du corps expéditionnaire, il est dit que les pertes devant Rome s'élevaient à plus de 1 200 hommes, et que les rapports manquaient d'exactitude.

"D'après les états authentiques, les pertes du 30 avril au 30 juin, se montent à 7 officiers et 134 sous-officiers et soldats blessés.

"Du 20 au 24 juin, le journal du siège donne approximativement:

"3 officiers et 17 sous-officiers et soldats tués, 2 officiers et 58 sous-officiers ou soldats blessés.

"Dans ces chiffres sont comprises toutes blessures, les légères comme les plus graves."

PIÉMONT.—Les négociations entre le Piémont et l'Autriche se trouvent encore une fois rompues. On écrit de Turin le 27 juin;

"La nouvelle que l'Autriche imposait au Piémont, entre autres conditions de la paix, celle d'une association commerciale, a répandu l'alarme parmi les fabricants de Turin, qui voient dans un traité de commerce avec l'Autriche, la ruine des manufactures piémontaises. Le gouvernement, en vrai défenseur des intérêts nationaux, ne veut pas accéder à des exigences, et les négociations de paix ont été interrompues jusqu'à ce que M. le chevalier de Bracle fasse des propositions plus convenables:

On a ordonné les élections pour le 16 juillet; la réunion des Chambres se fera le 30 du même mois.

REBELLION D'ANCONA.—La capitulation d'Ancona se trouve confirmée. C'est le 29 juin que cette ville a ouvert ses portes au général autrichien Wimpffen, après avoir stipulé les honneurs militaires pour la garnison, et amnistie pleine et entière pour toutes les personnes impliquées dans la résistance.

—On lit dans la correspondance du *Courrier des États Unis*:

Paris, 5 juillet 1849.

La nouvelle de la capitulation de Rome a soulagé le sentiment public d'un poids qui l'oppressait. D'autant plus que cette malheureuse guerre émit déplorée de ceux même qui l'avaient acceptée comme une cruelle nécessité, et que l'aveugle opiniâtreté des défenseurs de Rome, en retardant indéfiniment un dénouement inévitable, réduisait nos braves soldats à des extrémités de plus en plus rigoureuses. L'honneur militaire a des exigences devant lesquelles doivent se taire, hélas! et la voix de la sympathie et celle de la pitié. Le général Oudinot a écouté ces dernières autant qu'il a pu. Il a poussé les ménagements vis-à-vis de la Cité Eternelle jusqu'à compromettre la vie de ses soldats et sa propre réputation militaire. En bombardant Rome énergiquement et sur tous les points, il y a longtemps qu'il l'eût contrainte à ouvrir ses portes ou réduite en ruines. Mais ces ruines étaient précisément ce qu'il voulait épargner à la ville monumentale qui l'attaquait se préoccupait bien plus de son salut que ceux qui la défendaient. Aussi ne lançait-il de bombes que sur les remparts, et dans les faubourgs où; casernes les soldats de Garibaldi. Cela n'empêcha pas huit agents consulaires, étranger, ceux d'Angleterre de Prusse, des Pays-Bas, du Danemark, de Suisse, de Wurtemberg, de San Salvador, des États-Unis et de la Sardaigne, de protester contre ce projet de bombardement qui avait, disaient-ils, coûté la vie à plusieurs personnes innocentes (malheur inévitable et trop commun en pareille occurrence) et détruit plusieurs chefs-d'œuvres des beaux-arts.

Les agents consulaires de Russie, d'Autriche, de Naples, d'Espagne, de Bavière, du Portugal, du Mexique, du Brésil, de Belgique, et de tous les autres états catholiques des deux mondes, ont refusé de signer cette protestation qui nous a fait connaître ainsi nos amis et nos ennemis, parmi les représentants des puissances étrangères à Rome. On ne s'est point étonné de voir en tête des signatures l'agent consulaire britannique qui a de nombreuses propriétés à Rome, et qui, tremblant pour la conservation, a fait acte de propriétaire intéressé plutôt que d'homme politique; mais on a été surpris de voir à la queue de ces protestants malveillants M. Nicolas Bromer, consul des États-Unis. A cette petite coalition consulaire, le général Oudinot s'est borné à répondre que les ordres de son gouvernement lui avaient tracé son devoir et qu'il le remplirait. M. de Corcelles, en transmettant ces pièces au ministre des affaires étrangères, ajoute qu'il est faux que Rome ait été bombardée. Les maraillais vers les bastions voisins de la Porte Saint-Pancrace ont été, dit-il, seules vides et atteintes par nos batteries. On n'a pas lancé une seule bombe à pleine volée sur la ville.

Il est heureux que les choses n'aient point été poussées à ces extrémités; car nos soldats, aigris par les pertes qu'ils avaient essayées, avaient juré de venger d'une façon terrible leur honneur outragé et leurs frères morts. Il est probable que les nouvelles de Paris, que le triumvirat avait d'abord cherché à travestir, mais qu'il n'a pu long-temps soustraire à l'appréciation exacte de la population, auront achevé de décourager les révolutionnaires Romains. Ils auront vu quelques